

UN PROJET CONTESTÉ . LA REVUE DES NATIONS

par

HENRY DE PAYSAC

Lorsque éclata la Première Guerre Mondiale, nombreux étaient les liens d'amitié et de coopération qui existaient entre intellectuels français et allemands. Même si ces liens avaient perdu de leur intensité par rapport à la fin du siècle précédent, on n'en continuait pas moins à privilégier les cultures du nord et de l'est de l'Europe, une Europe des esprits qui allait de la Scandinavie à la Russie en passant par l'Angleterre. Stefan George, qui avait fréquenté chez Mallarmé, traduisait nos poètes et les faisait connaître dans son pays grâce à sa revue *Blätter für die Kunst*. L'exposition qui vient de lui être consacrée à Stuttgart est à cet égard significative. Son ami Friedrich Gundolf faisait la critique de nos livres outre-Rhin, et Hugo von Hofmannsthal, autre personnage de premier plan, en faisait autant en Autriche. Du coup, on prisait moins la latinité, et Gide n'était pas le seul à lui trouver un côté artificiel et vain.¹

Renée Lang a parfaitement analysé ce que l'Allemagne représentait pour Gide, et les rapports qu'il a entretenus avec les milieux allemands. Claude Foucart a aussi traité le sujet, ici même, à différentes reprises. Si Gide prisait le génie allemand, il ne s'en sentait pas moins éloigné, mais il le jugeait complémentaire du nôtre : « Sur le terrain de la culture aussi bien que dans les sciences et les arts, les défauts et qualités de part et d'autre sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir que profit dans une entente, que préjudice dans un conflit. »²

On ne s'étonnera pas que, lorsque l'Europe s'embrase et que les haines se durcissent, plus d'un ait songé à préserver le dialogue entre artistes des deux

1. Gide, *Journal 1889-1939*, Bibl. Pléiade, p. 506 (1915).

2. *Ibid.*, p. 673 (« Feuilletts »).

nations. La création d'une revue qui leur serait commune semblait le moyen le plus approprié. C'est ainsi que l'on va assister à un complot ourdi par des universitaires de divers pays.³

L'initiative de créer une revue revint à M. Bockhausen, de l'Université de Vienne. Comme on ne pouvait agir qu'en terrain neutre, il s'adressa à Paul Haederlin, un Thurgovien qui enseignait la psychologie à Berne. Les fonds furent trouvés auprès d'une Américaine de l'Université de Boston. A son tour, Haederlin se tourna vers Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Genève et personnage en vue de l'intelligentsia suisse. Reynold était romand et Haederlin alémanique. Cela établissait un équilibre auquel on est sensible en Suisse, d'autant que des dissensions se faisaient jour entre cantons, du fait du conflit franco-allemand. Ce détail explique notamment que le gouvernement de Berne ait hésité à protester lors de l'invasion de la Belgique et du Luxembourg par l'Allemagne. Originaire de Cressier, près de Fribourg, Reynold (1880-1970) appartenait à une famille qui avait fourni de nombreux officiers à la France, à l'Espagne, à l'Italie. Il avait étudié à la Sorbonne, et songé un moment à prendre la nationalité française. Fondateur avec Ramuz et Cingria de *La Voie latine*, à laquelle collaborèrent plusieurs poètes symbolistes, il est notamment l'auteur de *Cités et Pays suisses*, que *L'Age d'Homme* vient de rééditer. Dans l'entre-deux-guerres, il sera membre avec Paul Valéry de la Commission de Coopération Intellectuelle qui siégeait à Genève, sous l'égide de la Société des Nations, et que Bergson présidera.

En 1911, Reynold avait senti venir l'orage et fondé la «Nouvelle Société Helvétique», dont le mot d'ordre aurait pu être : *Pro Helvetia, dignitate et securitate*. Que la Suisse demeure la Suisse, consciente d'elle-même, grande par son idéal, éternelle, diverse et unie, soucieuse de démocratie, autant de qualificatifs que Reynold utilisera en parlant de son pays, autant de souhaits qu'il formera. A ses yeux, il y avait la Suisse, l'Europe et le monde... A la rigueur, il se serait contenté d'être européen car il en avait l'esprit ; secrètement, il eût préféré être Rhéno-rhodanien, citoyen d'une Lotharingie, véritable épine dorsale de l'Europe, un pays à créer, et les historiens ne manquent pas d'arguments...

Reynold va accepter de diriger avec Haederlin cette revue en puissance, qu'il est convenu à présent d'appeler la *Revue des Nations*. C'est à lui que reviendront les principales décisions. Il prend différents contacts, et va rendre visite à Romain Rolland qui, quelques mois avant la déclaration de guerre, s'est installé à Villeneuve, à l'extrême pointe orientale du Lac Léman. L'arti-

3. L'épisode a été brièvement évoqué dans Jean-Pierre Meylan, *La Revue de Genève, miroir des lettres européennes 1920-1930* (Genève : Droz, 1969), pp. 22-3.

cle qu'il a publié dans le *Journal de Genève*, «Au dessus de la mêlée», a fait grand bruit et soulevé des controverses. L'auteur de *Jean-Christophe* milite alors, selon ses termes, «pour reconstituer, au cœur de la tourmente, l'unité morale de l'élite européenne». En fait, il se sent écartelé entre deux mondes et défend des thèses pacifistes. Le suisse Reynold, s'il avoue subir l'influence de Rolland, n'a pas à prendre parti et souhaite simplement œuvrer pour que soient préservés les liens intellectuels entre Français et Allemands. Il ne saurait être de pacifisme, d'internationalisme ou d'antimilitarisme ; là réside la différence essentielle avec son aîné, auquel il n'en demande pas moins sa collaboration.

Quant aux différents appels que lance Romain Rolland, notamment «à la jeunesse héroïque du monde», ils n'auront pas les échos qu'il en attendait ; écrivains et artistes accomplissent leur devoir de patriote. Tel est le cas de Gide, qui avait entretenu des relations amicales avec Rolland, et qui ne lui en écrit pas moins : «Je trouve trop dangereux le désir exprimé [dans «Au dessus de la mêlée»] de vouloir demeurer à la fois neutre et français.» Le fait que la revue allemande *Die Aktion* traduise ses œuvres⁴ ne saurait modifier son point de vue, lui qui se dévoue alors entièrement aux réfugiés du Foyer Franco-Belge. L'année suivante, lorsque Romain Rolland recevra le prix Nobel, Gide notera : «Évidemment ce qui me choque dans le cas de R. Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean-Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit», et de lui reprocher les faiblesses de son style, tandis que le personnage de Jean-Christophe lui apparaît d'abord comme un Allemand.⁵

Reynold et Haederlin s'adressent parallèlement à des écrivains allemands, français et de divers pays. Ils exposent les thèmes que la *Revue des Nations* entend développer : on se penchera sur le rôle des intellectuels, on se questionnera sur l'influence de la guerre sur la littérature, les arts, on s'interrogera sur l'avenir du Droit international, etc... Un certain nombre de réponses positives leur parvinrent, celles de E. Huber, un Suisse, de Bryce, un Anglais, d'autres d'Italie, de Scandinavie, d'Allemagne même, de Hollande. De France, Charles Gide, Georges Goyau (ces deux noms se retrouveront presque toujours l'un à la suite de l'autre dans les commentaires qui paraîtront dans la presse) répondirent par l'affirmative. Charles Gide, en particulier, se montrera le plus convaincu et sera le premier à adresser un article. Émile Faguet, le philosophe Émile Boutroux assurèrent aussi Reynold de leur soutien.

Enfin, ce sont deux professeurs de la Sorbonne qui feront capoter le

4. V. le *Journal des années de guerre 1914-1918* de Romain Rolland (A. Michel éd.).

5. Gide, *op. cit.*, p. 660.

projet : l'historien Ernest Lavissee et Gustave Lanson, le célèbre auteur de *l'Histoire de la Littérature française* et, de surcroît, l'ancien maître de Reynold : c'est lui qui lui avait suggéré de choisir comme sujet de thèse «Rousseau et les courants intellectuels de son époque» ; plusieurs publications devaient en découler.

Reynold lui écrivit, et Lanson répondit par un article qui parut, le 1^{er} avril 1915, dans la *Revue de Paris* : «On peut se demander, écrivait-il, si nos amis des pays neutres voient clairement les points de vue où les faits qui nous créent des devoirs nous contraignent à nous placer... Nous n'arriverons jamais à comprendre que tous les gouvernements neutres aient gardé le silence devant la violation des neutralités luxembourgeoise et belge.» Dans un second article que publie, le jour même, *L'Écho de Paris*, Lanson développe la même argumentation. Dans la *Revue de Paris*, Lavissee, qui en était le directeur, répond de son côté : «Entre l'Allemagne d'aujourd'hui et nous, il n'y a plus rien de commun, et c'est pourquoi : *Non possumus.*»

Georges Clemenceau n'hésite pas à se mêler au débat et, le 2 avril, dans son journal *L'Homme Libre*, soupçonne Haederlin d'être un agent allemand déguisé. La polémique rebondit en Suisse romande, «la moyenne surtout», dira Reynold, ajoutant que, pendant ce temps, «les Allemands nous opposaient un silence méprisant». Il sera convoqué au Département Politique de son pays, tandis que le Quai d'Orsay lui fera demander s'il ne peut surseoir de quelques mois au lancement de la revue.

Jamais revue «morte avant que d'être née», selon le mot de Rolland, n'avait fait couler autant d'encre. Du coup, Reynold décide de se retirer : «Des travaux plus urgents et des événements plus graves allaient me prendre tout entier», écrit-il dans ses mémoires⁶, et sans doute fait-il allusion au poste qu'il va occuper dans l'Armée, celui de responsable du «Bureau des Conférences de l'État-Major».

Pendant ce temps, Gide se dévouait à sa cause. «Les dictées quotidiennes de Gide à une sténographe ne sont presque que le récit de la vie du Foyer Franco-Belge auquel il donnait tout son temps», écrit Louis Martin-Chauffier dans son introduction au tome VIII des *Œuvres complètes* publiées à la NRF. De fait, le *Journal* d'interrompt de novembre 1914 au 24 septembre 1915.

Parmi les textes qu'il dictait, figuraient aussi quelques lettres qu'il adressait à des amis comme Jammes ; également, cette lettre envoyée à Gonzague de Reynold et qui a trait à la *Revue des Nations*⁷ :

6. Gonzague de Reynold, *Mes Mémoires*, Genève : Éditions Générales, 1960-63.

7. Lettre inédite, Fonds G. de Reynold, Bibliothèque Nationale Suisse, Berne. En-tête imprimé : *Le Foyer Franco-Belge / Assistance aux Réfugiés des provinces envahies / 20, rue Royale (VIII^e) / Tél. Gutenberg 62-48 / Ci-devant : 20, avenue de La Motte-*

Paris, le 21 mai 1915.

Monsieur de Reynold
Professeur à l'Université de Genève

Monsieur,

Un ami que je rencontre hier après une longue séparation, me parle d'un projet de groupement dont vous auriez pris l'initiative. Il s'agirait d'un rapprochement entre intellectuels pacifiques et pacifistes de France et d'Outre-Rhin ; à quoi j'aurais donné mon adhésion, s'il fallait en croire certains journaux qui, me dit cet ami, ont imprimé mon nom (et celui de Monsieur Goyau) à la suite du vôtre.

Je n'ai pas lu l'article (ou les articles) en question, vieux de plus d'un mois déjà, me dit-on, mais je tiens à vous dire que jamais je n'ai été pressenti au sujet de votre entreprise et que, l'eussé-je été, je n'y aurais certainement point adhéré. Mon avis très net est que tout effort de ce genre est déplacé et même dangereux : je viens donc vous demander ⁸ la rectification que comporte ce regrettable abus de mon nom, dont je suis convaincu que vous n'êtes pas responsable. Je compte donc absolument que vous publierez ma lettre, telle quelle, dans le journal et en la place même où cette très désobligeante erreur s'est glissée.

Veillez croire, Monsieur, à mes sentiments bien distingués.

André Gide.

André Gide
Villa Montmorency
Paris

Gide s'était laissé abuser par cet ami rencontré la veille et qui avait confondu son nom avec celui de Charles Gide. Lui-même avoue ne pas avoir pris le temps de lire le ou les articles. Sa lettre n'aura pas de suite. Elle ne saurait

Picquet. Mention apposée en biais : 63, Avenue des Champs-Élysées / Téléph. : Passy 20-34. Lettre dactylographiée (une correction manuscrite au second paragraphe), signée, 1 f. 27 x 21 cm, recto-verso.

8. Le mot manuscrit *demander* remplace *prier d'apporter ici dactylographié et biffé*.

cependant surprendre, lorsqu'on sait qu'en mars 1915, Gide n'avait donné qu'avec réticence sa signature à l'Appel des Intellectuels français.

Reynold ne lui était d'ailleurs pas un inconnu, ne serait-ce qu'à cause de *La Voile latine*, dont Gide disait qu'elle était «une intéressante revue suisse de culture française», dans son article «La Suisse entre deux langues» paru dans *La NRF* en 1910. Une Suisse où il aimait à se rendre et qui est on ne peut plus présente dans son œuvre.

En 1943, dans le numéro des *Cahiers du Sud* consacré à la Suisse, tandis que Reynold donne un article sur «Le Service de la France» par les militaires de son pays, Gide termine le sien par ces lignes :

«Si l'âme de l'homme, plus tard, revient hanter les lieux qu'elle aimait, j'imagine la mienne, délivrée des soucis, des angoisses, cherchant à l'entour de Zurich, de Lausanne, dans le Jura suisse ou sur les calmes rives de Neuchâtel, à raviver quelques-uns des plus chers instants de ma vie.»